

Marie de Lattre

# La Promesse

*roman*



Robert Laffont

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023.  
ISBN : 978-2-221-26705-9  
Dépôt légal : janvier 2023  
Éditions Robert Laffont - 92, avenue de France, 75013 Paris

J'ai trois prénoms, Marie, Madeleine, Frieda.

Un qui dissimule. Un qui protège. Un qui révèle.

Marie ne raconte rien. C'est le prénom classique par excellence, donné à des millions de petites filles depuis des siècles. Il traverse tous les milieux. Marie mère de tous chez les catholiques, ce prénom fut la cache idéale.

Je suis Marie que parce qu'il y a eu Madeleine et Frieda. Frieda puis Madeleine. Madeleine avec Frieda. Ces deux femmes sont les mères de mon père.

La biologique, Frieda, et l'adoptive, Madeleine. Leurs prénoms m'ont été donné dans un ordre inversé. Madeleine devant *Frida*. Celui qui protège, en premier. Celui qui révèle, qui trahit les origines, ensuite.

Pour les enfants de ma génération, Marie-Madeleine donnait naissance à pas mal de moqueries,

faisant oublier mon dernier prénom. Frida était donc bien planqué.

Frida, à l'origine *Frieda*.

Le e originel, entre le i et le d, avait été retiré par mon père à l'état civil pour plus de sureté. Frieda était trop marqué est de l'Europe. Trop juif, trop tragique, quand *Frida* appelle les couleurs vives des toiles de Frida Kahlo, ou l'amoureuse solaire de Brel, merveilleuse blonde de Belgique.

L'histoire de Jacques, mon père, a pris toute la place. Celle de ma mère existait peu. Elle était simple, avec son lot de problèmes familiaux mais assez communs.

Celle de mon père n'était que silence et interdit.

L'injonction à l'écrire que j'ai héritée, je la porte en moi depuis ma naissance par mes deux derniers prénoms.

J'ai eu quatre grands-parents paternels. Frieda, Kogan, Madeleine et Pierre.

Les deux premiers sont morts en déportation. Les quatre se sont aimés.

Cette histoire fut leur secret et celui de mon père.

Val-de-Grâce



J'avais six ans. Nous dînions, mes parents, mon frère et moi, dans la cuisine de la rue Bruller, notre appartement parisien du 14<sup>e</sup> arrondissement où nous vécûmes jusqu'à mes huit ans. C'était le début des années 1980. L'appartement était encore décoré années 1970. Murs peints en jaune laqué très vif, toile cirée bleu marine.

Mon père, à un bout de la table, pleurait sans bruit. C'était la première fois que je le voyais pleurer. J'étais impressionnée. Je n'entendais pas bien ce que ma mère nous expliquait, mais je compris que Pierre était mort. Comme un écho lointain, pendant que la voix de ma mère résonnait à ma gauche, je voyais des traces noires se former sur les joues de mon frère et je fixais le grand mur qui me faisait face. J'avais l'impression qu'il se rapprochait et qu'il allait m'écraser. La violence de sa couleur jaune éclata soudain en moi, comme un effroi muet que je retrouvai plus tard, en découvrant *Shining* à la

télévision. Pierre était mort et je sentis qu'il n'était pas mon premier mort. Qu'il y en avait eu d'autres avant lui. D'autres disparus dont je n'avais jamais entendu parler. Je devinai, sans même le regarder, la tête basse de mon père, ses larmes dans son assiette, et je sus que c'était aussi ces absents-là qu'il pleurerait, et qu'avec la mort de Pierre ils étaient revenus l'habiter.

Je n'avais que six ans. Je ne saisis que beaucoup plus tard, au début de mon adolescence, ce que la mort de Pierre raviva en mon père. Les derniers témoins de son enfance, les dernières personnes à avoir connu ses parents vivants allaient disparaître. Et qu'avec leur mort le silence, définitif, sur ce qu'avait été l'histoire de mes grands-parents s'installerait. Que c'en était fini du temps où il était encore un petit garçon, où il parlait une autre langue, portait un autre nom et avait une famille.

Pierre de Lattre était le père adoptif de mon père. Il fut mon grand-père. Il était aimant et savait le montrer. Il façonna mes souvenirs de toute petite fille.

Pourtant, il me semble avoir toujours su qu'il était un grand-père adopté, qu'il n'était pas le père de mon père. Jamais celui-ci ne l'appelait papa. Son seul prénom pour surnom me surprenait déjà, quand mon autre grand-père, maternel, avait un diminutif pour le nommer.

Pour Pierre, pas papi ou bon-papa. Pierre, simplement, comme tout le monde l'appelait. Mes parents,



sa femme, ses amis. Lorsqu'un prénom est utilisé de la sorte, il ne contient pas de génération. Il annule la marche du temps.

Nous étions sa famille, mais une famille bricolée, imposée par l'histoire et entérinée avec les années. Un Rubik's Cube sérieusement emmêlé.

Quand j'eus huit ans, mes parents déménagèrent rue du Val-de-Grâce. Je me souviens de notre première visite. L'endroit était immense et magnifique. Il faisait face à l'église, sans aucun vis-à-vis. Des moulures décoraient les pièces. À l'entrée du salon, des petits joueurs de flûte à l'air mélancolique étaient sculptés sur le plafond. Un énorme billard envahissait la salle à manger. J'étais émerveillée à l'idée de vivre dans tant de beauté. J'étais devenue Peau d'âne dans le film de Jacques Demy, quand elle découvre sa robe couleur de lune, ma préférée, et qu'elle en touche l'étoffe telle une parure de diamants, passant doucement ses doigts sur toutes les pierres qui la composent. Je regardais tout. Je n'avais jamais rien vu d'aussi majestueux. Nous courions partout, mon frère et moi, comptant les pièces, nous perdant, revenant sur nos pas, essayant de nous repérer dans l'agencement des lieux.

Du balcon de l'appartement on pouvait aussi voir les jardins du Petit Luxembourg. Longtemps, d'en haut, nous y avons lancé des bombes à eau sur les passants, à plat ventre sur le sol, nos têtes seules dépassant des barreaux pour ne pas nous faire repérer. Nous rigolions beaucoup. Bien des années

plus tard, au printemps, j'y admirais l'éclosion des bourgeons sur les arbres, guettant l'arrivée de l'été. Parfois mon frère me rejoignait pour fumer, et nous restions là, côte à côte et silencieux, à contempler la vue en soufflant sur le bout de nos clopes pour en renforcer la braise, deux feux follets dans le soleil couchant.

À huit ans je devenais une princesse habitant un royaume. Mon père, au même âge, était devenu un orphelin. Il perdit ses parents et une partie de sa famille.

Le contraste saisissant de son enfance et de la mienne.